

## L'ARCHÉOLOGIE PUNIQUE EN TUNISIE

Mohammed H. FANTAR

### RÉSUMÉ

*L'archéologie punique en Tunisie constitue un très vaste champ de recherche : les sites sont nombreux et divers, qu'il s'agisse de fondations phéniciennes ou de localités autochtones qui, profitant des apports introduits par les Phéniciens et diffusés par Carthage, s'intégrèrent au monde punique. Les cités numides elles-mêmes, séduites par les avantages d'une culture dynamique et riche de potentialités, ne tardèrent pas à l'adopter, non sans l'adapter aux exigences de leur propre sensibilité.*

### SUMMARY

*Punic archaeology in Tunisia represents a very wide field for research : the sites are numerous and diverse, whether they appear to be Phoenician foundations or native villages, which, taking advantage of the contributions brought in by the Phoenicians and diffused by Carthage, became part of the Punic world. Even Numid cities, tempted by the advantages of a dynamic and efficient civilization, adopted it before long, not without adapting it to their own spirit.*

D'après l'historiographie gréco-latine, la présence phénicienne en Tunisie remonterait à la fin du second millénaire avant J.-C. Parlant du retour des Héraclides dans le Péloponnèse, événement qu'il situe vers 1110 avant J.-C. Velleius Paterculus (I,2,4) ajoute : "À cette époque, la flotte tyrienne qui dominait sur mer, fonde Gadès... à l'extrémité de l'Espagne et au terme de notre monde ; Utique fut aussi fondée par les Tyriens peu d'années après". Pline l'Ancien (XVI, 216) considérait comme une merveille de son époque le temple d'Apollon à Utique où tiennent encore "les poutres de cèdre de Numidie telles qu'elles furent posées lors de la fondation de la ville, il y a 1178 ans". Dans le *De mirabilibus auscultationibus*, Utique passe pour avoir été fondée par les Phéniciens "287 ans avant la fondation de Carthage, comme cela est écrit dans les histoires phéniciennes".

Les auteurs de l'Antiquité gréco-latine signalent d'autres fondations phéniciennes en Tunisie : Hippo, Leptis, Hadrumetum dont le toponyme phénicien serait plutôt Hadrim. Ces fondations peuvent se situer à l'intérieur d'une longue période qui commencerait à la fin du IX<sup>e</sup> et se terminerait avec la conquête de Tyr par Nabuchodonosor en 573 avant J.-C.

Parmi les autres colonies phéniciennes établies sur la côte orientale de la Tunisie, on peut citer Acholla qui se trouve à 40 km au nord de Sfax : Étienne de Byzance en fait une colonie secondaire due aux Phéniciens de Malte ; elle serait datable du VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Aux cités déjà mentionnées, on peut joindre Tunes, Naro, Népheris, Ziqua Missua, Aspis Megalopolis, Neapolis, Curubis, Thinissut, Gurza, Ruspina, Thapsus, Gummi, Zella, Thaenae, Thaphrura, Gigthis, Meninx, Tacapes, Vaga, Thysdrus, Bararus, Tigibba, Dougga, Zama, Sicca, Ruspe, Maktarim, Mididim, Uzappa, Uzitta, Uthina, Thuburbo, Zitha, Sarsura, Tegea, Zeta. Une liste exhaustive serait beaucoup trop longue même si l'on exclut les sites anonymes, c'est à dire ceux dont les noms antiques ne sont pas encore révélés et où des vestiges puniques ont été reconnus, comme el-Alia, Smirat, Bir Telelsa, Menzel Harb en Byzacène et Menzel Temime, Menzel Horr, Ras ed-Drek au Cap-Bon. Il y en a d'autres. La Tunisie tout entière semble avoir été irriguée par la culture punique ; on y distingue des fondations créées sans doute *ex nihilo* par des Phéniciens, qu'il s'agisse d'une colonisation officielle ou d'une colonisation "sauvage" et privée. Mais le plus souvent, on est en présence d'un phénomène de rencontre, d'acculturation et d'osmose culturelle. Profitant des apports orientaux et en l'occurrence phéniciens, de nombreuses agglomérations autochtones se développèrent. En adoptant ces apports nouveaux tout en les adaptant, elles finirent par se donner un faciès qualifié de libyco-punique. Les auteurs anciens parlent, eux aussi, de Liby-phéniciens, expression qui rend parfaitement compte de ce phénomène de rencontre ethno-culturelle. Il est saisissable dans les domaines de l'architecture, de l'iconographie, des croyances, des institutions, etc.

L'étude de toute manifestation de la *punicité* en Tunisie et dans l'ensemble du Maghreb doit prendre en compte la composante locale. Peut-être faut-il signaler que la plupart des toponymes en Tunisie sont d'origine libyque : Dougga, Vaga, Maktarim, Mididim, Hippo, Gigthis, Thysdrus, Thuburbo, Zama, Leptis, Uzappa, Sicca, etc... L'île de Jerba et le Cap-Bon constituent de véritables conservatoires pour la toponymie libyque.

L'exploration et les fouilles systématiques des sites phéniciens et puniques de Tunisie ont permis de recueillir un matériel riche et divers par sa nature et par sa chronologie : poterie, bijoux, amulettes, monnaies, ivoires, outils, armes, stèles, statues, éléments d'architecture, inscriptions, masques, objets en pâte de verre, peintures, etc. Il s'agit d'un matériel qui s'étale sur une très longue période allant du VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. jusqu'au delà du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. Pour l'iconographie, sur des stèles à Saturne, l'empreinte de la culture libyco-punique demeure perceptible au IV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Par ailleurs, ce riche matériel archéologique se prête à l'instruction de plusieurs dossiers relatifs à la vie des hommes sur terre ou à leurs préoccupations religieuses et funéraires, à leurs ambitions, leurs craintes, leurs superstitions, leurs goûts ; c'est un véritable reflet du vécu qu'il faut décrypter après une étude minutieuse de la typologie des objets et de leur datation.

Parmi les établissements phéniciens de Tunisie, Carthage demeure la fondation la plus importante dont l'impact a très largement débordé les objectifs de ses fondateurs. Pour avoir été longtemps la reine incontestable de la Méditerranée occidentale, elle mérita l'attention de l'historiographie antique ; de nombreux auteurs anciens se penchèrent sur la nature, les motifs et la date de cette fondation. Mais la critique moderne inviterait à croire que la plupart des textes relatifs à ces questions remontent à une source unique, en l'occurrence à Timée de Taormine qui vivait au temps de la première guerre romano-carthaginoise (264-238 avant J.-C.). Voici d'ailleurs le compte rendu tel qu'il a été transmis par Timée d'après un compilateur anonyme et selon la traduction de Stéphane Gsell :

Theiosso, Timée dit que dans la langue des Phéniciens, elle était appelée Elissa, qu'elle était soeur de Pygmalion, roi des Tyriens et qu'elle fonda

Carthage en Libye. En effet, son mari ayant été tué par Pygmalion, elle plaça ses biens sur un navire et s'enfuit avec quelques uns de ses concitoyens. Après beaucoup d'épreuves, elle aborda en Libye, où elle fut appelée Dido par les indigènes à cause de ses nombreuses pérégrinations. Lorsqu'elle eut fondé la ville, le roi des Libyens voulut l'épouser. Elle s'y refusa ; mais ses concitoyens prétendaient l'y contraindre, elle feignit d'accomplir une cérémonie destinée à la dégager de ses serments ; elle fit dresser et allumer un très grand bûcher près de sa demeure ; puis de sa maison elle se jeta dans le feu.

Il serait inutile d'en reprendre l'exégèse, faite déjà par toute une pléiade d'historiens. Rappelons toutefois que les textes relatifs à la fondation de Carthage ne se contentent pas de désigner les fondateurs, mais qu'ils évoquent aussi les circonstances qui avaient poussé des Phéniciens à venir s'établir en Tunisie et indiquent même la date de cette fondation.

L'exégèse historique a montré le caractère hétéroclite de la tradition où l'on peut déceler certains éléments puisés dans l'univers phénicien et d'autres empruntés au monde grec. Il semble certain que l'histoire de Byrsa et de la peau de bœuf est due à l'imagination grecque sur la base d'un calembour, tandis que l'escale à Chypre, l'enlèvement des vierges, le suicide d'Elissa soulignent la familiarité de l'auteur du récit original avec le monde phénicien.

Sans vouloir exclure l'historicité des personnages ni occulter le crime de Pygmalion, on ne peut s'empêcher de souligner l'insuffisance du récit qui n'est pas de nature à couvrir toute la complexité du fait historique : la fondation de Carthage, cité dont le rôle et l'importance ont dépassé les frontières de la Méditerranée. Au IX<sup>e</sup> siècle avant J.-C., Tyr vivait dans la prospérité, mais connaissait de très graves inquiétudes. Maîtresse en Méditerranée, la flotte phénicienne pouvait atteindre des contrées lointaines comme le royaume de Tarshish à l'extrémité des terres connues où elle pouvait s'assurer la possession de richesses incomparables. De ce fait, elle suscita la cupidité des Assyriens et dynamisa la concurrence des Grecs. Aux Tyriens de relever ce double défi : mettre leurs richesses à l'abri de la voracité assyrienne et contenir l'expansion grecque. Cela étant, Carthage se présente comme une fondation officielle ; il s'agit non pas d'un accident mais d'un projet mûrement réfléchi et soutenu par l'État.

Grâce aux fouilles exécutées dans le cadre de la campagne internationale menée sous les auspices de l'UNESCO et coordonnées par l'Institut National d'Archéologie et d'Arts de Tunis, on a pu soulever une bonne partie du voile qui occultait la ville de Carthage, celle qui fut pillée, détruite et incendiée par Scipion Émilien au terme de la troisième guerre romano-carthaginoise, en 146 avant J.-C.

En quête de dieux, d'images, de couleurs, de lumière et de chaleur, Gustave Flaubert y débarqua. Mais il dut éprouver une grande déception, malgré les travaux déjà entrepris et dans certains cas publiés par des pionniers de l'archéologie carthaginoise comme Christian Tuxen Falbe, Dureau de la Malle, A. Daux, Charles-Ernest Beulé, etc. À partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Carthage devient un grand centre d'intérêt pour des archéologues rattachés à des institutions de grand renom, comme l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de Paris. On ne saurait parler d'archéologie carthaginoise sans évoquer des figures illustres : P. Gauckler, A. L. Delattre, A. Merlin, L. Poinssot et tous ceux qui eurent le mérite et l'honneur de leur succéder. Les uns et les autres ont su aimer Carthage et contribuer à en percer les mystères. D'aucuns parleraient de dégâts ou de gâchis dus à des méthodes qui relevaient plutôt de la quête de l'objet rare et précieux que de l'enquête historique. Mais c'était l'archéologie d'une époque ; elle avait

ses méthodes, ses priorités, ses objectifs, ses techniques et ses approches. Elles ne sont pas les nôtres ; mais faut-il pour autant douter de la bonne foi de ces pionniers et les condamner ? Peut-on méconnaître le mérite de ceux dont les trouvailles remplissent nos musées ? Ce serait trop d'ingratitude ! Il convient de signaler par ailleurs que l'apport considérable des fouilles récentes vient éclairer d'un jour nouveau les grandeurs et les faiblesses de la métropole punique. Elle s'en trouve plus accessible aux archéologues, aux historiens et à tous ceux qui s'intéressent au passé de la ville et de ses habitants. Les matériaux récupérés trouvent leur place dans les dossiers de l'architecture, de l'urbanisme, de l'artisanat, des croyances et de tout ce qui relève du vécu dans sa complexité.

Les vestiges mis au jour touchent à peu près toutes les périodes sans pour autant les couvrir. Par des sondages, on a retrouvé des couches urbaines qui appartiennent au VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Elles sont repérables dans une zone large d'environ quatre cents mètres et située entre la colline de Byrsa et le rivage ; il s'agit de structures datées par une céramique dont la chronologie est relativement bien établie. Entre autres témoins, il y a une cruche phénicienne, importée de Tyr ou de Chypre ; elle appartient au VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Ces structures, si modestes qu'elles soient, constituent un apport considérable pour la connaissance, notamment, de l'habitat archaïque et de son organisation. Carthage ne semble pas avoir attendu Hippodamos de Milet pour adopter le plan en damier avec des rues qui se coupent orthogonalement. Mais il y avait les contraintes du terrain, si bien que l'orientation dut varier d'un secteur à un autre : près de la mer, les rues se font parallèles à la côte ; dans d'autres cas, l'orientation dut s'adapter à la topographie. Au pied de la colline de Byrsa, la fouille a abouti à la mise au jour d'un très beau quartier d'habitations où la disposition des rues devient radiale sans exclure l'orthogonalité des intersections. C'est là un aspect urbanistique reconnu à Carthage déjà aux époques archaïques. Grâce à ces fouilles, le profil de la rue se laisse mieux définir. Dans le secteur de Byrsa, elle pouvait atteindre une largeur de 6,50 à 7 m., selon un module connu dans la plupart des grandes cités méditerranéennes, sans exclure la possibilité de légères différences d'un quartier à un autre. Dans le secteur Magon, au bord de la mer, les rues qui desservaient les habitations avaient une largeur de 3 m. Mais on y trouve aussi la grande rue qui se dirige vers la porte de la mer, identifiée par la mission allemande ; sa largeur est de 9 m. : une véritable avenue.

En cas d'accidents de terrain, l'urbaniste savait recourir à des volées de rattrapages. Cette solution fut adoptée pour le secteur de Byrsa. De place en place, des escaliers ou des rampes permettent de compenser les très fortes dénivellations. C'étaient des rues essentiellement piétonnes : bêtes et gens pouvaient s'y mouvoir sans la moindre difficulté.

À ses débuts, la cité semble avoir été installée dans un triangle ; la colline de Byrsa en était le sommet alors que la base s'étendait entre la baie du Kram et les collines Dermèche et Douimès – un espace d'environ 100 ha, où la forteresse dominait les ports, les sanctuaires, les habitations, les zones artisanales et commerciales et sans doute aussi les nécropoles : c'était le noyau primitif de la ville. Mais, sous la pression d'une population de plus en plus nombreuse dont les besoins ne cessaient de s'accroître, l'agglomération dut essaimer sur les terres disponibles : des nécropoles furent désaffectées au profit des vivants. Les fouilles de Byrsa l'ont bien établi. Le dossier autorise donc à supposer une ville dynamique dont les transformations doivent correspondre à l'évolution de la société carthaginoise.

L'autre site qui permet à l'archéologue de se représenter une agglomération punique en Tunisie se trouve à l'extrémité du Cap-Bon, à 11 km à l'ouest d'Aspis, l'actuelle Kélibia. Fortuitement découvert en 1952, il donna lieu à une première fouille

dans le courant de l'année 1953, menée par l'archéologue français Pierre Cintas qui mérite pleinement le titre de pionnier de l'archéologie punique en Tunisie. Il fut incontestablement le premier à choisir ce site et à le fouiller pour lui-même, jetant ainsi les bases d'une punicologie autonome. Ses prédécesseurs, en Tunisie et ailleurs, par leur formation et leurs choix, étaient bien loin de l'archéologie punique. S'il leur arrivait d'en faire, c'était pour ainsi dire sous la contrainte du terrain, lorsqu'ils se heurtaient à Carthage et à la culture punique dans les sources écrites et sur le terrain. Leur perception, de ce fait même, ne pouvait éviter les déformations dues au prisme gréco-romain. Les travaux de P. Cintas ne prétendaient pas à la perfection; ses méthodes et ses conclusions n'ont pas trouvé grâce aux yeux de tous. Mais, à sa manière, il aima Carthage et la civilisation punique. C'est à lui que nous devons les premières communications sur le site du Cap-Bon qu'il baptisa Kerkouane, toponyme local encore utilisé par les paysans. Le nom antique de la cité demeure inconnu, bien que l'hypothèse de *Tamezrat* me paraisse digne d'un grand intérêt; ce toponyme encore vivant dans la mémoire collective est attesté dans les titres fonciers qui concernent le secteur de la ville punique: ses vestiges occupent une partie du lieu dit "*Henchir Tamezrat*" Il s'agit certainement d'un vieux toponyme libyque.

Pour la poursuite des fouilles à Kerkouane, il a fallu attendre la prise en charge de l'archéologie tunisienne par les autorités nationales. Dès lors, l'exploration systématique du site fut entreprise; ces travaux ont abouti à la mise au jour d'une véritable ville punique.

Les sondages effectués dans des endroits différents du site ont permis de relever les traces datant du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., sur le sol vierge qu'on peut atteindre à une profondeur de 1 à 2 m. Entre autres témoignages du VI<sup>e</sup> siècle, on note la présence d'une poterie originaire d'Ionie, de l'Attique et de Corinthe. Des coupes ioniennes du type B<sup>2</sup> ont été reconnues. Cette vaisselle de luxe semble avoir été fort appréciée à Carthage et dans le monde punique. Des vases ressortissant à cette catégorie ont été retirés de tombes puniques et déposés dans les réserves du musée du Bardo. À côté de ces coupes ioniennes, on a ramassé, dans les strates profondes de Kerkouane, des tessons qui appartenaient à des amphores originaires de Grèce archaïque: elles servaient de conteneurs pour l'importation de la petite vaisselle et des vins de qualité. Cet "*instrumentum domesticum*", datable du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et trouvé en contact avec le sol vierge, peut-il correspondre au début de la cité punique? Nous préférierions dire qu'entre 580 et 540 avant J.-C., la ville de Kerkouane ou *Tamezrat* était déjà en mesure d'importer une céramique de luxe dont l'acquisition révèle la présence d'une population ouverte sur le monde extérieur et capable d'apprécier la culture des autres et de la partager. À ce dossier, il faut joindre le contenu des plus vieilles tombes de la cité. L'une d'elles a fourni une belle œnochoé à figures noires qui racontent la fuite d'Ulysse de la grotte de Polyphème.

Pour la fin de la cité, les fouilles n'ont rien livré qui soit postérieur au milieu du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Comme elle semble avoir été pillée, détruite et incendiée, sévices dont elle porte encore les stigmates, l'historiographie contemporaine n'a pas manqué d'y associer les consuls Atilius Regulus et Lucius Manlius Vulso qui, en 256 avant J.-C., furent chargés de conduire une expédition en Afrique à la tête d'une armée de 40000 hommes et de 330 vaisseaux. Les Romains s'emparèrent d'Aspis et se rabattirent sur les territoires de Carthage, pillant et détruisant villes et campagnes. Kerkouane semble avoir été l'une de leurs victimes; c'était peut-être au cours de l'année 255 avant J.-C. Elle resta ensevelie jusqu'à sa découverte en 1952. Il y a par ailleurs une absence qui militerait en faveur de cette chronologie: les fouilles n'ont livré aucun objet attestant la présence de poterie à vernis noir dite "Campanienne A". C'était pourtant là une vaisselle

de luxe largement diffusée dans le monde punique dès la fin du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. : elle a été signalée en Afrique surtout dans des contextes du II<sup>e</sup> siècle. L'abandon du site aurait donc été antérieur à la diffusion de ce produit italien. On y a relevé également l'absence de l'amphore rhodienne à estampille grecque, pourtant très fréquente à Carthage et dans le reste du monde punique.

Nous avons donc une ville dont les traces les plus anciennes actuellement identifiées remontent au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Le faciès immédiatement visible après le déblayage se place entre la fin du IV<sup>e</sup> et le milieu du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Voilà une ville punique bien datée. Elle fournit une séquence urbanistique et architecturale de trois siècles et demi. Détruite et abandonnée après un pillage systématique, vidée de sa population vendue sur le marché des esclaves, la ville, pour la grande chance de l'archéologie punique en Tunisie, échappa à toute occupation postérieure. Le faciès punique s'y présente à l'état pur.

Comme il s'agit d'une ville presque entièrement conservée derrière ses puissantes murailles, les apports s'avèrent considérables : ils concernent l'urbanisme, l'architecture domestique, l'architecture religieuse, les matériaux de construction, les techniques de leur mise en œuvre, la décoration architecturale, les activités artisanales, l'*instrumentum domesticum*, etc. Avec les fouilles de Kerkouane, les dossiers du profane et du sacré se trouvent considérablement enrichis et mieux instruits.

Les murailles de la ville sont parfaitement lisibles : dotés de tours, de portes, de poternes, d'escaliers pour atteindre le chemin de ronde, et de diverses dépendances, deux murs parallèles, séparés d'un couloir large de 10 m., enserrant l'habitat par leur double courbe à pans coupés. L'épaisseur de chaque mur est d'environ 2 m. Pour le soubassement, le bâtisseur a utilisé des moellons renforcés de harpes et, au besoin, parementés de blocs cyclopéens provenant de la falaise toute proche.

Grâce aux fortifications de Kerkouane, l'archéologue peut mieux saisir le contenu des textes anciens relatifs à la grande muraille de Carthage. La plupart des tours reconnues revêtent une forme quadrangulaire et l'une d'elles présente déjà un front curviligne. Elle semble avoir été bâtie bien avant le III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., puisqu'elle appartient à la muraille interne qui aurait subi les méfaits de l'invasion d'Agathocle vers 310 avant J.-C. Ayant bénéficié d'une réfection, peut-être à la veille de la campagne de Régulus, elle serait bien antérieure à l'expédition syracusaine. Voilà donc un document important qu'il faut joindre au dossier de la tour à front curviligne. Si l'on ajoute à la muraille de Kerkouane les deux forteresses d'Aspis et de Ras ed-Drek reconnues et en partie explorées par une équipe tuniso-italienne, l'archéologie punique en Tunisie peut désormais s'ouvrir aux items de l'architecture militaire.

Des rues larges et relativement droites forment un réseau en damier dont les cases sont remplies par les *insulae*. Des sondages ont permis de constater que la voie publique est prévue par l'urbaniste et qu'elle est travaillée. Des places y sont ménagées pour répondre aux besoins de la vie économique et sociale. Tel qu'il se présente à Kerkouane, l'urbanisme punique permet à l'historien d'en saisir les antécédents sémitiques et les influences hellénistiques.

Pour les matériaux, la récolte se distingue par l'abondance et la diversité : la pierre, qu'il s'agisse du moellon brut ou du bloc taillé, la brique crue et la brique cuite aux formes différentes – quadrangulaire, losangiforme ou même hexagonale. Munies de languettes et de rainures, les briques cuites au four s'encastrent les unes dans les autres en formant des couples homothétiques. Le bâtisseur punique utilisait le bois et savait faire la chaux nécessaire à la construction de ses édifices ; on en a d'ailleurs retrouvé les fours établis *extra muros*.